

Un temps si lointain ...

« Dire qu'il y a, en milieu libertaire, un mythe de la Commune de Paris ou de la guerre d'Espagne, paraît évident tant ce sont là des blessures de l'histoire encore très présentes dans les sensibilités d'aujourd'hui. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela ne signifie pas que nous vivions en conservant pieusement le souvenir ou la légende de ces deux événements historiques. Cela signifie la présence en nous d'une démarche de l'esprit par laquelle nombre de compagnons d'aujourd'hui se pensent – sur un plan qui est exactement mythologique – comme des hommes de la Commune de Paris ou de la guerre d'Espagne, même s'ils n'étaient pas nés lors du déroulement du deuxième de ces événements. Etre des hommes de la Commune de Paris ou de la guerre d'Espagne ne consiste pas à manier immodérément la nostalgie de l'histoire, à vivre plus qu'il ne faut avec le passé, cela signifie reconnaître son identité personnelle propre comme configurée par des événements de ce genre. Cela veut dire que les combats passés, et les époques révolues, sont autre chose qu'une mémoire, que ce soit celle des actes héroïques, des drames, ou même celle des stratégies et des idées à l'œuvre ; ils constituent en nous une réserve d'un temps différent de celui de l'histoire – ce temps qui s'épuise comme les idées, les stratégies et les combats –, la réserve d'un temps inaugural, la certitude que nous pouvons traverser encore des premiers jours de liberté. »

Alain Pessin, *Le Populisme russe. Populisme, mythe et anarchie*, ACL, 1997.

EN DES TEMPS que l'histoire englobe désormais de son respectable manteau, des femmes et des hommes sont montés à l'assaut du ciel, puisant en elles et en eux-mêmes la force de résister au fascisme tout en cimentant les bases d'un autre monde, libéré de la domination et de l'exploitation. Cette aventure, sans doute portée aussi loin que possible, eu égard aux circonstances, et inégalée jusqu'à nos jours, ils l'ont payée au prix fort, leur vie durant, en années de prison et d'exil. La légende, bien sûr, s'y est nourrie, poussant comme fleur sauvage entre les pavés du mépris. L'histoire et la légende, ils ont tenté de les transmettre, dans un même mouvement, tant elles se mêlaient dans leur propre existence de vaincus.

Aujourd'hui, les témoins ont, pour la plupart, quitté l'arène, et si leur expérience bruit encore de multiples échos et alimente tout projet émancipateur conséquent, elle s'ensable dans l'oubli dominant d'une Espagne où la transition pacifique du franquisme à la démocratie représentative s'est construite sur la négation délibérée du projet révolutionnaire dont son mouvement ouvrier avait été porteur et artisan. Un processus de falsification historique, jouant sur l'équivalence entre les extrêmes et légitimant la démocratie libérale, a fini par aboutir à l'émergence d'une vision consensuelle de la guerre civile où modernes zéloteurs du monde tel qu'il est et post-staliniens recyclés s'entendent comme larrons en foire pour banaliser le conflit en le réduisant le plus souvent à un dualisme d'école entre le fascisme et l'antifascisme. En niant la singularité de l'événement – sa dimension éminemment révolutionnaire et le rôle déterminant qu'y joua l'anarcho-syndicalisme –, l'histoire officielle reconstruit le passé aux couleurs d'un présent dont rien ne saurait laisser penser qu'il pourrait être subverti. Le temps a fini, en quelque sorte, par piper les dés. Quand la voix des témoins s'éteint et que meurt avec eux la passion irremplaçable du combat pour la vérité historique, le révisionnisme a toujours la voie libre pour exproprier la mémoire. Au cœur du dispositif, cette ignorance admise et répandue n'ayant plus de contradicteurs, se jouent sans doute l'abolition de l'utopie, son effacement académique, sa négation même.

Ce mouvement vient de loin. Quiconque s'intéresse de près à la guerre civile espagnole connaît l'ancienne volonté de nombre de ses historiographes (Thomas, Jackson, Gallo, Tuñón de Lara, pour n'en citer que quelques-uns) de l'adapter à leurs présupposés idéologiques, de la lester de sa charge subversive pour la ramener à un affrontement classique entre gauche et droite contrarié par quelques radicaux irresponsables. Sur ce terrain, la collusion objective entre le mandarinat libéral et stalinien fut justement dénoncée, en son temps, par Noam Chomsky, et combattue, pied à pied, par ceux qui, acteurs et témoins d'une authentique révolution sociale, n'acceptaient pas de s'en laisser déposséder. En marge de l'histoire académique et contre elle, ils n'ont eu d'autre choix que de résister, par la mémoire et le récit, à cette forme d'imposture qui, sous couvert de rigueur scientifique et d'objectivité, réduisait à néant les raisons mêmes de leur engagement, ce pour quoi ils avaient lutté et pris en mains leur destin. Si, au bout du compte, le mythe s'en trouva renforcé, c'est qu'il était probablement seul capable de traduire cette part du rêve constitutif de leur détermination.

Le mythe, c'est ce « *temps inaugural* » décrit par Alain Pessin, une éruption d'émotion brute, un retour de mémoire nostalgique. Il ne résout pas, il exprime. Il est l'imaginaire même, hors l'histoire et contre elle, au besoin.

Il existe bien une mythologie de la révolution espagnole, avec toutes ses figures de rigueur : le peuple en armes, le héros positif, le militant exemplaire et la femme libre. Les libertaires, tous les libertaires, continuent d'y puiser des forces et des raisons d'alimenter cette « *certitude que nous pouvons traverser encore des premiers jours de liberté* ». La vraie vie a existé en des terres semées d'anarchie. L'histoire officielle a beau y faire, ce temps-là est irréductible. La flamme brille encore des mille feux du mythe. Elle a été, d'une certaine façon, transmise et – pourquoi le nier ? – sacralisée. Durruti, plus que quiconque, continue, avec la même force mythique inégalée, d'incendier l'imaginaire de la subversion libertaire. Au détriment de l'histoire, parfois, de ses dilemmes, de ses paradoxes et de ses contradictions, au détriment de l'anonyme militant, aussi, qu'aucune gloire posthume n'est venue encombrer, au détriment, enfin, de cette intuition constante de l'esprit anarchiste qui se méfie, comme de la peste, des statues du Commandeur et défie en permanence les vérités admises, y compris les siennes propres. En libérant l'imaginaire, le mythe, indéniablement, se heurte en permanence à l'indispensable lucidité critique que suppose tout examen de la réalité des faits et des intentions. Parallèlement, privée de son apport, réduite à sa seule dimension analytique, figée dans un passé daté, la lecture de l'événement, en se concrétisant, se désincarne, s'appauvrit, se mutile et s'interdit, finalement, de saisir ce que seule, sans doute, la construction mythologique peut approcher et qui relève davantage du poétique et du sensible que de l'historique *stricto sensu*.

Ces quelques axes de réflexion ouvrent un questionnement infini sur l'histoire et sa négation, sur le témoignage et sa valeur, sur le mythe et la réalité, sur l'héritage et la transmission. Pour qu'il s'impose, cependant, comme thème unique de ce numéro 5 de *A contretemps*, il a sans doute fallu que notre attention se porte sur deux productions récentes à propos desquelles il convient de dire quelques mots.

Ni l'arbre, ni la pierre, de Daniel Pinós aborde la difficile question de l'articulation entre l'histoire personnelle et l'autre, la grande, la mouvante, la faucheuse, celle à laquelle ses parents – et lui-même, par ricochet – ont été confrontés. Tout de simplicité, le bref récit de Pinós trouve un ton particulier où s'entremêlent, sur fond de roman familial et tout à la fois, le temps de l'utopie et celui de la désillusion, l'espoir insensé et son contraire, l'individuel et le collectif. Il touche parce qu'il dit, sans emphase, une histoire d'hommes et de femmes, parce qu'il y adhère sans la mythifier, en lui préservant toute sa dimension humaine.

Quelque temps auparavant, Ariel Camacho, Phil Casoar et Laurent Guyot s'étaient livrés, sur pellicule cette fois, à une interrogation du mythe et, d'une certaine façon, à une remise en cause de son unanimité, à travers un fort portrait d'un laissé-pour-compte de la légende héroïque, Antonio Ortiz, filmé et interviewé très peu de temps avant sa mort. *Ortiz, général sans dieu ni maître* n'eut pas l'heur de plaire à certaines instances d'un mouvement libertaire, sans doute renaissant, mais pas toujours libéré des vieux démons de l'excommunication. On ne l'a pas promu, en tout cas, comme d'autres récentes productions filmographiques issues de ses rangs qui conjuguent l'autre futur sur l'air du glorieux passé et, pour la bonne cause, n'hésitent pas à estomper le tableau d'une histoire faite sans doute de lumière, mais aussi de zones d'ombre.

Si les travaux de Daniel Pinós, d'une part, et d'Ariel Camacho, Phil Casoar et Laurent Guyot, de l'autre, nous ont intéressé au plus haut point, c'est précisément parce que, chacun à leur façon et sur un registre très différent, ils tentent un pari difficile : nous livrer des bribes de cette histoire humaine sans les passer au tamis idéologique, nous restituer la part de rêve qu'elle contient sans retouches, ni œillères, ni fausses pudeurs. Le fait est finalement assez rare pour mériter d'être remarqué. L'autre raison de notre intérêt, c'est que Daniel Pinós et Ariel Camacho font, l'un et l'autre, corps avec cette histoire, qu'ils s'en sont imprégnés depuis leur plus jeune âge, qu'ils l'ont intégrée à leur propre vie de fils d'un « *bref été de l'anarchie* », qu'elle a configuré leur « *identité personnelle propre* » et qu'ils l'interrogent.

Alors, sans doute parce qu'elle était tentante, l'envie nous est venue d'organiser une rencontre entre eux pour remonter, ensemble, le fil de la mémoire de ce temps si lointain et nous interroger sur sa force mythique, sur son histoire et sur sa transmission.